

Du dénuement de la parole

Yves Doyon

Numéro 133 (4), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon, Y. (2009). Compte rendu de [Du dénuement de la parole]. *Jeu*, (133), 158–161.



YVES DOYON DU DÉNUÈMENT DE LA PAROLE

Jean-Luc Godard a déjà dit : « Qu'est-ce qui vient avant... ? L'image ou la parole ? » S'il posait cette question en regard du cinéma pour interroger la prépondérance de l'une sur l'autre, elle pourrait tout aussi bien s'appliquer au théâtre, forme d'expression privilégiant les corps, les déplacements, la mise en forme visuelle et sonore de l'espace, et ce autour et à partir d'un texte.

Dans la pensée judéo-chrétienne qui est la nôtre, la parole est à l'origine de tout ce qui vit et s'anime, de toutes choses. Elle crée le monde. Des Égyptiens aux Grecs anciens, les mythes fondateurs de notre culture ne cessent d'interpeller le verbe pour le contraindre à exprimer notre réalité. Au-delà de la métaphore et de la symbolique, le surgissement de l'ordre dans le chaos original par la parole fonde notre pensée.

S'il est vrai qu'une image vaut mille mots, il y a des mots qu'aucune image ne peut transcrire. La parole est si lourde de références, conscientes ou inconscientes, que certains auteurs ont tenté de la faire éclater, de la transformer afin de permettre l'émergence d'un langage nouveau (Claude Gauvreau, James Joyce).

Ce que les nouvelles technologies ont apporté au monde de l'image et des univers virtuels est incommensurable. Pourtant, rien ou si peu n'a été transformé dans l'univers du langage, de la parole. Tout au contraire, assistons-nous à un appauvrissement qui transforme radicalement nos modes de pensée. En cette ère technologique où les communications se font par appareils interposés, en ces temps de l'image rapide, syncopée, dans la multiplication et le rythme effréné de leur défilement, la parole peine à se dire, à s'entendre.

Présentées au 10^e Carrefour international de théâtre de Québec, trois pièces investissent sans fausse modestie cet espace de la parole. Dans un dénuement de la scène qui confine presque à la simple lecture, Brigitte Haentjens, Christian Lapointe et le duo formé d'Ève Bonfanti et Yves Hunstad, cofondateurs de la Fabrique imaginaire, ont usé d'une scénographie dépouillée mais efficace pour livrer leurs interprétations singulières d'œuvres contemporaines, sublimées dans les deux premiers cas par les performances solos remarquables d'Anne-Marie Cadieux et de Jocelyn Pelletier.

La parole anesthésiante

*Douleur exquise*¹, une accumulation de mots pour faire taire la souffrance, la dévoyer, la transformer. Créer une distanciation entre celle qui a vécu l'histoire et celle qui la raconte, bien que ce soit une seule et même personne. Pour devenir, en quelque sorte, public de ses émotions, de ses sentiments. Avant d'être transposé pour la scène, ce projet en partie autobiographique et cathartique a pris la forme d'un livre et d'une exposition. C'est là l'un des aspects du travail de Sophie Calle, cette multiplication des points de vue qui permet à l'auteur d'offrir un objet en apparence lisse examiné de tous côtés, télescopant les points de vue, les images, les effets. Dans *Douleur exquise*, le court récit de cette séparation amoureuse est repris quelque 35 fois, sur une période de 99 jours, ajoutant de-ci de-là un détail, une couleur, une émotion qui modifie subtilement la perception de l'événement raconté et son affect.

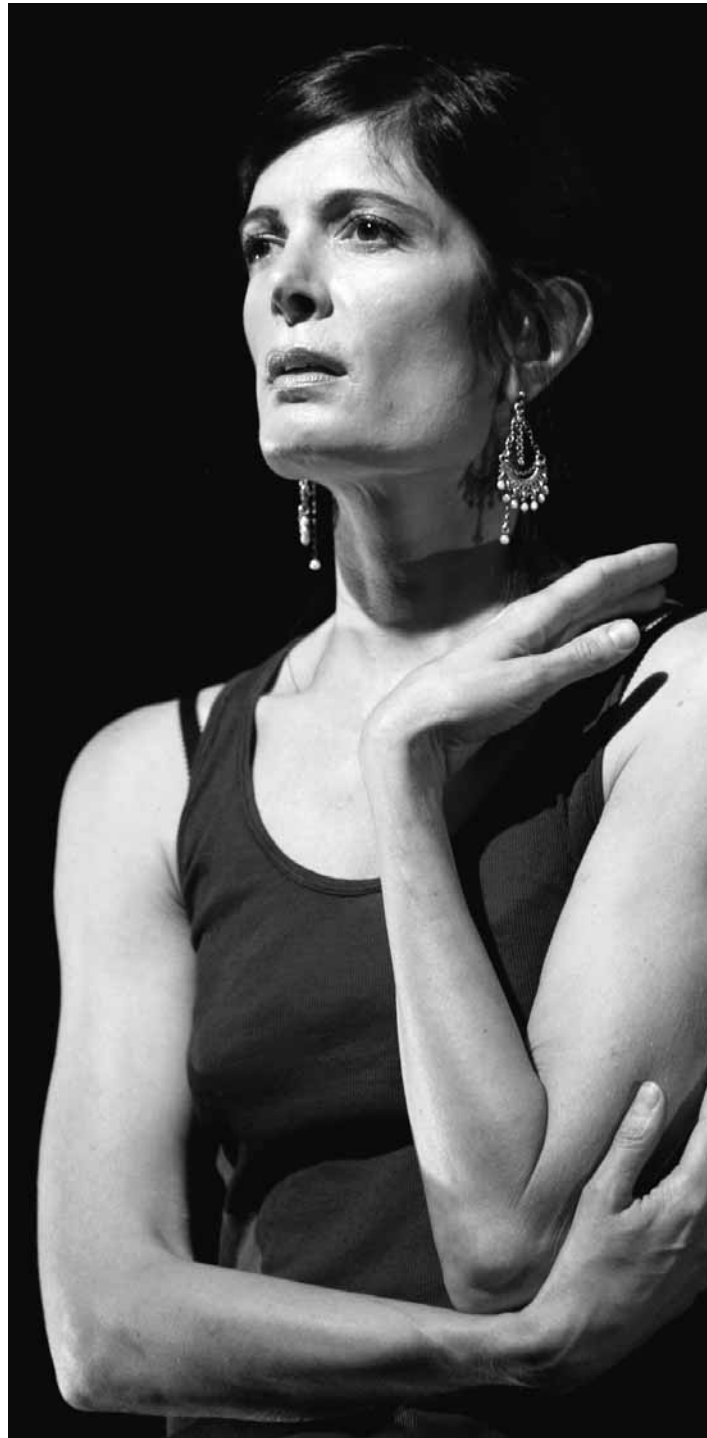
La scénographie minimaliste colle au plus près à ce travail du texte. Une actrice seule en scène, superbe Anne-Marie Cadieux, un fauteuil rouge et un écran qui, parfois, fait office de fenêtre sur le monde extérieur lorsque des comédiens montent fugitivement sur scène nous confier leur propre douleur. Tout repose sur la mise en scène rigoureuse de Brigitte Haentjens. À l'intérieur de cet espace à la fois clos et ouvert, la comédienne décline ses multiples versions de l'histoire, faisant précéder chacune d'elles du nombre de jours passés depuis son avènement. Le texte, qui pourrait lasser à sa seule lecture, prend ici sa pleine dimension. Drôle, sensible, absurde, émotive, colérique, détachée, la comédienne emprunte postures et gestes chaque fois différents, en accord ou décalés avec le ton et l'intention donnés au texte. Petit à petit, le travail de détachement opère, les émotions se calment, les passions se déplacent. L'on quitte le monde de la douleur poignante pour celui, plus exquis, du jeu dans lequel la comédienne-auteure-narratrice se déplace, exhibe sans pudeur sa naïveté, sa colère, sa déception, jusqu'à oublier l'objet premier du conflit intérieur. Malgré les rires que suscite cette relation démultipliée, lorsque, à la fin de la représentation, l'actrice s'arrête, essoufflée, flotte encore sur scène l'odeur entêtante d'une douloureuse solitude.

La parole libératrice

Véritable réquisitoire contre les effets aliénants de la télévision, *Vu d'ici*² s'effiloche en une longue diatribe où s'emmêlent vie de

1. D'après un texte de Sophie Calle. Mise en scène Brigitte Haentjens, assistée de Colette Drouin. Avec Paule Baillargeon, Anne-Marie Cadieux, Pierre Antoine Lasnier, Gaétan Nadeau et Paul Savoie. Scénographie : Anick La Bissonnière. Images : Angelo Barsetti et Simon Laroche. Musique : Alexander Macsween. Lumières : Etienne Boucher. Costumes Yso. Maquillage et coiffure : Angelo Barsetti. Production de Sibyllines et du Théâtre de Quat'Sous, en coproduction avec le Festival TransAmériques.

2. D'après le roman *Vu d'ici* de Mathieu Arsenault. Adaptation : Mathieu Arsenault, Christian Lapointe et Jocelyn Pelletier. Mise en scène : Christian Lapointe, assisté d'Adèle Saint-Amand. Musique et environnement sonore : Mathieu Campagna. Scénographie : Jean-François Labbé. Lumières : Martin Sirois. Avec Jocelyn Pelletier. Production du Théâtre Péril.



Anne-Marie Cadieux dans *Douleur exquise* de Sophie Calle, mise en scène par Brigitte Haentjens (Sibyllines/Théâtre de Quat'Sous/FTA) et présentée au Carrefour 2009. © Laeticia Deconinck.

banlieue, économie de marché, culture de la violence et étroitesse d'esprit de toute une génération que l'on dit sacrifiée. Délaissant la description ou le récit d'événement au profit d'une parole forte, provocante et impolitiquement correcte, ce texte, écrit par Mathieu Arsenault, est un véritable cri de révolte contre l'abrutissement, l'aliénation et l'impuissance dans laquelle l'auteur-narrateur se trouve réduit. La mise en scène de Christian Lapointe, dont on a pu découvrir l'audace théâtrale avec les pièces *C.H.S.* (2006) et *Anky ou la fuite/Opéra du désordre* (2008), contribue pleinement au propos par l'usage lapidaire mais signifiant d'objets emblématiques de notre société. Entre de multiples téléviseurs ronronnant sous leur lumière bleutée, un personnage s'avance en défilant son texte, poussant un chariot rempli d'emplètes sur un tapis de gazon synthétique. Entre grille-pain et four à micro-ondes, bâtonnets de poisson congelés et maïs soufflé, lazy-boy et table de cuisine, le comédien Jocelyn Pelletier, seul en scène, livre une véritable performance d'oralité. Pendant une heure et demie, il interprète ce texte sans presque jamais reprendre son souffle, s'appuyant sur des déplacements scéniques parfaitement orchestrés et quelques actions d'une quotidienneté banalisée – jusqu'à ce que le souffle s'accélère, les mots se télescopent et que le personnage, dans une furie destructrice, se masturbe en manipulant une scie à chaîne dans une tentative désespérée de trancher la tête à son Mickey Mouse. Paroles de révolte, le texte s'embourbe dans une logorrhée extrême que le souffle entraîne, suscite, provoque. Il y a là une certaine complaisance à se présenter comme victime du fléau des communications. Mais la mise en scène concise et presque chirurgicale de Christian Lapointe parvient à nous faire toucher du doigt l'impuissance de toute une génération, nous rendant sensible cette tentative désespérée pour s'extraire de la gangue étouffante dans laquelle elle s'est prise elle-même. Et ce qui aurait pu n'être qu'une longue et lancinante excréation d'un vain appel à la révolte devient, par la magie de la mise en scène et la performance du comédien, un appel à l'aide, même si, au final, c'est pour éviter de s'enfermer dans sa propre parole.

La parole créatrice d'univers

Depuis leur association en 1988, Yves Hunstad et Ève Bonfanti s'amuse à nous faire voyager dans les contradictions et les oppositions du réel et de la fiction, de la vérité et des faux-semblants³. Leur parole, toujours riche et complexe, fait surgir des mondes aux mirages miroitants qui se jouent des codes et des conventions scéniques. Véritables fabricants d'illusions, ils tiennent des propos qui sont pourtant tout ce qu'il y a de pertinents et nous font rêver pour mieux nous interroger, voyager pour mieux

nous trouver. Leur toute dernière création, *Voyage, premier épisode*⁴, est une plongée dans le temps, non pas historique mais anachronique. Elle met en scène six personnages singuliers qui évoluent parallèlement dans des espaces-temps que tout sépare, excepté la parole. Une actrice, dont on ne sait si elle est morte ou vivante, poursuit de ses avances un généticien qu'elle interpelle lors de chacune de ses conférences. Une sexologue s'interroge sur l'amour, un musicien québécois débarque à Bruxelles et une violoniste de 20 ans, également mère de l'actrice, retrouve sa fille lors d'un déplacement en avion dont le pilote, également régisseur et véritable *deus ex machina*, interrompt l'atterrissage pour nous accorder le temps de bien saisir les enjeux du voyage. Avec pour tout décor une scène nue et quelques accessoires, dont de courtes séquences vidéo, l'histoire déploie sa trame jusque dans la salle, faisant du public un partenaire du spectacle qui se construit. Tout repose sur l'acquiescement tacite du public aux propos des comédiens qui ouvrent les multiples portes du temps et de l'espace pour nous entraîner dans un merveilleux voyage au sein de la conscience. Passé, présent et futur se confondent. Rêve et réalité se fondent et, du théâtre à l'avion, du congrès au studio, de la tête de l'actrice à celle du metteur en scène, nous glissons d'un monde à l'autre, emportés par le tourbillon du temps qui se plie aux impératifs de la parole créatrice. ■



Voyage, premier épisode d'Yves Hunstad et Ève Bonfanti (la Fabrique imaginaire), présenté au Carrefour 2009. © Herman Sorgeloos.

3. En 1992, ils ont présenté au Carrefour le solo *la Tragédie comique*, qui a connu une belle carrière au Québec, et qu'ils ont donné à nouveau au Carrefour en 2009. NDLR.

4. Conception, mise en scène et scénographie : Ève Bonfanti et Yves Hunstad. Musique originale : Lola Bonfanti. Son : Valère Le Dourner. Lumière et vidéo : François Ridard. Avec Ève Bonfanti, Lola Bonfanti, Yves Hunstad, Valère Le Dourner, Katia Ponomareva et Étienne Van der Belen. Production de la Fabrique imaginaire.



Jocelyn Pelletier dans *Vu d'ici* de Mathieu Arsenault, mis en scène par Christian Lapointe (Théâtre Péril) et présenté au Carrefour 2009. © Yan Turcotte.